

GRAFFiCi



L'HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES

JUILLET 2026



Photo : Fournier par Antoine Moses

SOCIÉTÉ

Les mains liées devant la douleur

SPORTS

Pourquoi marcher 650 km en 35 jours?

CULTURE

À la mémoire de Suzanne Guité



SOCIÉTÉ DU CHEMIN DE FER
DE LA GASPÉSIE



SOCIÉTÉ DU CHEMIN DE FER DE LA GASPÉSIE

Avec le retour des journées ensoleillées, nos équipes sont en pleine saison des travaux, toujours guidées par une priorité incontournable : la sécurité. En cette période où l'on profite davantage du plein air, il est essentiel de rester vigilant près des voies ferrées et des passages à niveau.

La Société du chemin de fer de la Gaspésie vous remercie pour la confiance que vous lui accordez et vous souhaite un été agréable et sécuritaire.

Quand l'État décroche de la logique publique



GILLES GAGNÉ

ÉDITORIALISTE

redaction@GRAFFICI.ca

CARLETON-SUR-MER | En juin, les Gaspésiens suivant le moindre des nouvelles ont pu constater à l'évidence que les décisions et les programmes de l'État québécois sont parfois profondément distants d'une saine logique.

On parle ici de l'absence de reconnaissance d'une indemnité raisonnable pour permettre à une citoyenne de Maria, Brigitte Bourgeois, de déménager son service de garde privé. Ce service était jusqu'au printemps situé dans une maison sise sur la rue des Pluviers, dans un secteur de Maria ciblé pour le déménagement de ses habitants en raison de l'érosion côtière.

Même si elle a déménagé depuis le printemps, Brigitte Bourgeois plaide pour rétablir dans sa nouvelle demeure de Cascapédia-Saint-Jules l'essentiel des services qu'elle fournissait aux six enfants sous sa garde, les 385 000 \$ offerts par le ministère de la Sécurité intérieure étant nettement insuffisants. Il serait logique, selon elle et selon à peu près tout le monde examinant son cas, qu'elle puisse être admissible à la somme maximale d'indemnisation de 485 000 \$.

Or, le Programme général d'assistance financière lors de sinistres et le Cadre pour la prévention de sinistres ne reconnaissent pas un service de garde comme celui de M^{me} Bourgeois en tant que « commerce ». Les analystes du ministère de la Sécurité intérieure établissent que cette maison est avant tout une résidence principale.

Quiconque a suivi la flambée inflationniste immobilière depuis 2020 en Gaspésie et ailleurs sait pertinemment qu'il est à peu près impossible de trouver une maison dans laquelle tous les aménagements inhérents à un service de garde pourront être réalisés pour 385 000 \$, incluant le coût d'achat.

Quiconque maîtrisant un tant soit peu ce que représente l'inclusion d'un service de garde dans une résidence sait aussi que l'entrée, la cour, la plupart des aménagements intérieurs, le sous-sol, la cuisine et un espace commun doivent être adaptés et sécurisés. Les 100 000 \$ supplémentaires prévus par le ministère dans le cas de « commerces » dits conventionnels

serviraient à peine à indemniser les aménagements que Brigitte Bourgeois et son conjoint doivent réaliser dans leur nouvelle maison si, hypothétiquement, le programme s'étendait au service de garde.

On comprend mieux leur désarroi actuel puisqu'il est loin d'être acquis que les 485 000 \$ d'aide maximale suffiraient à adapter leur nouvelle maison.

Une question de sens commun

Enfin, quiconque avec un minimum de sens commun conviendra qu'en situation de pénurie de places en services de garde, un léger remaniement réglementaire suffirait à régler le problème de Brigitte Bourgeois et celui d'autres personnes appelées au cours des prochaines années à vivre des situations similaires.

Il importe de s'entendre sur deux éléments ici. Oui, c'est un cas particulier. Conséquemment, c'est un cas qui n'est pas appelé à se reproduire à l'infini. Il n'y aura pas dans un avenir prévisible des centaines ou des milliers de services de garde appelés à déménager d'une zone d'érosion côtière vers un secteur sécuritaire. Donc, une flexibilité réglementaire ne grèverait pas les finances de l'État québécois.

Combien coûterait un accommodement pour un cas comme celui réclamé par Brigitte Bourgeois et son conjoint? Collectivement, la société québécoise serait gagnante d'un sauvetage de ses six places en garderie. Il faut spécifier que par professionnalisme, elle ne garde pour le moment que deux enfants dans sa nouvelle maison de Cascapédia-Saint-Jules parce qu'elle ne la juge pas suffisamment adaptée pour que six enfants y soient bien.

Les 100 000 \$ que décaisserait une seule fois le ministère de la Sécurité intérieure seraient donc rapidement contrebalancés par la pérennité du service pendant les années à venir pour six familles pouvant gagner leur vie en toute quiétude, sachant que leurs enfants seront accueillis dans un milieu stable et bien équipé.

L'autre avantage évident d'un appui à M^{me} Bourgeois consisterait à sécuriser des places occupées par des enfants de nouveaux arrivants d'outre-mer et qui ne disposent pas d'un statut de résidents permanents. Tant qu'ils n'obtiennent pas ce statut, ils ne peuvent envoyer leurs enfants que dans un service de garde privé. Elles et ils n'ont donc pas d'accès à un Centre de la petite enfance, moins onéreux.

Il s'agit là d'une autre incongruité de notre administration publique. On déploie des efforts pour recruter des travailleurs d'outre-mer afin qu'ils occupent des postes utiles pour notre société, notamment dans le domaine de la santé, mais nos efforts pour les retenir et leur faciliter la vie une fois installés sont assez minces.

Une situation désavantageant les femmes

Les gouvernements en général et les ministères en particulier sont avares d'accommodements pouvant dénouer des situations touchant une minorité de personnes. C'est une orientation dogmatique qui génère un cynisme démobilisant.

Le gouvernement de la Coalition avenir Québec, maintenant mené par une femme, Christine Fréchette, serait bien avisé de repenser à la reconfiguration du Programme général d'assistance financière en cas de sinistres pour Brigitte Bourgeois et d'autres personnes désavantagées parce qu'elles exercent des professions essentiellement féminines.

Depuis l'élection de 2018, ce gouvernement a nié l'existence de pénuries de logement et de places en services de garde, une approche ayant « pour effet d'invisibiliser le travail des éducatrices et de minimiser les investissements considérables qu'elles réalisent pour offrir des milieux sécuritaires, stimulants et conformes aux normes en vigueur », comme le souligne la Table de concertation féministe Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine.

Ce manque de vision contribue à perpétuer

la sous-évaluation des métiers du soin, trop souvent négligés malgré leur caractère essentiel. Il est permis de penser que cette sous-évaluation découle d'un réflexe s'étant étendu sur des générations, au cours desquelles la société a pris pour acquis des tâches réalisées gratuitement par des femmes.

Brigitte Bourgeois, en plus de perdre une maison choisie il y a quelques années pour le métier qu'elle voulait exercer, après un retour aux études à 52 ans, doit donc faire le deuil de cette demeure, comme d'autres personnes déplacées, mais également des moyens pour gagner sa vie à domicile.

Il est troublant de constater l'ampleur du manque de reconnaissance des programmes publics pour une ou des personnes s'occupant de l'une des tâches les plus fondamentales dans l'évolution d'une société, l'éducation des enfants.

Corriger la situation ne demande pas l'adoption d'une nouvelle loi à l'Assemblée nationale. Le contexte requiert simplement un changement mineur dans le libellé d'un paragraphe de programme.

Ce changement réduirait en plus le cynisme s'étant installé dans la population quant à la capacité de l'État de s'adapter avec justesse aux enjeux de justice climatique.

Brigitte Bourgeois souhaite reprendre six enfants dans sa maison le 17 août. Ça vient rapidement. Même à l'aube d'une campagne électorale, personne n'accuserait d'électoralisme un gouvernement effectuant un ajustement qui coule de source sur le plan logique.

ERRATUM

Veuillez prendre note que des erreurs se sont glissées dans le Cahier spécial estival inséré dans le journal *GRAFFICI* de juin dernier.

À la **page 4**, l'horaire du samedi des **Créations Marie Gaudet** de Gaspé est de **10h à 16h30**.

À la **page 5**, le descriptif de la **Boutique Éclectique** de New Richmond a été mal reproduit. **Voyez la réelle offre de la boutique dans la publicité à la page 15 de ce journal.**

Merci de votre compréhension.

Les mains liées devant la douleur en fin de vie

SAINT-ANNE-DES-MONTS | Quand une personne choisit de recevoir des soins palliatifs à domicile, elle a besoin d'injections sous-cutanées pour soulager sa douleur. Au Québec, cet acte médical est réservé aux médecins, aux infirmières et aux personnes proches aidantes ayant reçu une formation. Nuit après nuit, ce sont les conjoints ou les parents qui administrent eux-mêmes l'injection à leur proche qui est mourant.



JOHANNE FOURNIER

JOURNALISTE

redaction@GRAFFICI.ca

En Haute-Gaspésie, L'Envolée, le service d'accompagnement de fin de vie géré par le Centre d'action bénévole des Chic-Chocs, dispose d'une cohorte de bénévoles qui reçoivent une formation de 36 heures pour offrir du soutien en soins palliatifs. Ils savent accompagner, observer la souffrance, reconforter. Mais, ils n'ont pas le droit de donner les injections sous-cutanées.

Pour la coordonnatrice de L'Envolée, cette limite n'a pas de sens. Selon Jenny Lévesque,

les bénévoles pourraient très bien recevoir une formation additionnelle qui les habiliterait à poser cet acte. « Ça fait plus de neuf ans que j'en vois qui doivent se résigner à envoyer leur proche en fin de vie à l'hôpital parce qu'ils sont épuisés. »

Si les bénévoles étaient autorisés à administrer les injections, les personnes proches aidantes pourraient avoir un vrai répit, surtout la nuit, puisque le bénévole n'aurait plus besoin de réveiller la personne épuisée chaque fois qu'une dose doit être administrée. Pour Jenny Lévesque, ce serait un premier pas pour faciliter l'accès aux soins de fin de vie à domicile, d'autant plus que La Haute-Gaspésie n'a pas de maison de soins palliatifs.

Presque chaque semaine, elle reçoit des

appels de personnes proches aidantes à bout de souffle. Des bénévoles sont prêts à accompagner la personne en fin de vie, même en pleine nuit. Mais, comme ils ne peuvent pas donner les injections, plusieurs familles finissent par transporter la personne mourante à l'hôpital pour qu'elle y termine ses jours. Si un bénévole avait pu prendre le relais et administrer les injections, cette personne aurait pu mourir à la maison, entourée des siens.

Un système qui pèse

Au Québec, le soutien à domicile organisé par chaque Centre intégré de santé et de services sociaux (CISSS) permet déjà beaucoup. Des infirmières ou des médecins passent quotidiennement préparer les doses de médicaments contre la douleur, évaluer la souffrance du patient et ajuster les traitements au besoin. « C'est super », reconnaît Jenny Lévesque. Le travail de fond est fait. Mais, il reste les entre-doses, ces injections sous-cutanées à administrer entre les visites professionnelles, souvent en pleine nuit.

C'est là que l'épuisement des personnes proches aidantes surgit. La loi confie cette responsabilité à ces personnes, qui sont le conjoint, la fille, le fils ou un parent de la personne en fin de vie. « Il faut qu'il y ait plus qu'un proche aidant parce que, sinon, ce serait trop de responsabilités », précise Jenny Lévesque. Mais, dans les faits, cette deuxième personne est souvent absente sur le terrain. « C'est rare que, par exemple, le beau-frère va être là toutes les nuits. » Une seule personne se retrouve donc à veiller, à injecter, puis à recommencer, nuit après nuit.

Jenny Lévesque se souvient d'une situation précise qui décrit le mur que rencontrent les familles. Une proche aidante n'avait pas dormi depuis plusieurs nuits en raison de la douleur de la personne qu'elle accompagnait. L'Envolée est intervenue en envoyant deux bénévoles, un le soir, un autre la nuit, pour lui permettre d'avoir enfin un vrai répit. Cependant, à chaque dose, le protocole exigeait que le bénévole réveille

la proche aidante pour qu'elle administre le médicament, puisque les bénévoles n'en ont pas le droit.

« Ça veut dire que le hamster repartait dans sa tête, illustre l'intervenante auprès des personnes proches aidantes. Elle ne se rendormait pas tout de suite. Elle était trop fatiguée. Finalement, la personne mourante a fini sa vie à l'hôpital. »

Le poids d'un devoir

Ce que Jenny Lévesque observe, c'est un phénomène de fatigue accumulée sur des années. « Des fois, ça fait 5 ou 10 ans qu'un proche aidant accompagne quelqu'un », dit-elle. En Haute-Gaspésie, où les résidences pour aînés se font rares, les familles gardent leur proche à la maison plus longtemps, que ce soit par nécessité ou par choix.

Pendant ce temps, leur vie sociale s'efface. « Quand on est dans la maladie, dans la vulnérabilité, il n'y a plus personne autour de soi parce qu'on n'est plus disponible. Les gens n'invitent plus le proche aidant. » C'est dans ce vide que beaucoup finissent, à contrecœur, par accepter l'hôpital pour leur proche, non pas parce qu'ils le souhaitent, mais parce qu'il n'y a pas de maison de soins palliatifs en Haute-Gaspésie et que personne d'autre ne peut administrer la médication la nuit.

Le constat qu'elle pose est dur. Elle en a été témoin à répétition. « J'ai régulièrement vu des proches aidants mourir avant la personne qu'ils accompagnent. C'est fréquent. C'est parce qu'ils deviennent trop fatigués. »

Jenny Lévesque ne souhaite qu'une chose : provoquer une discussion autour de cette situation pour éventuellement envisager des pistes de solution.

Bénévoles formés et acte réservé

L'Envolée compte 21 bénévoles, formés selon le plan directeur de compétences du mouvement Albatros, qui comprend 10 compétences couvertes en 36 heures de formation, qui touchent autant la communication que la



Une bénévole de L'Envolée, Line Pelletier, en compagnie de l'intervenante auprès des personnes proches aidantes, Jenny Lévesque.

gestion de la douleur ou que la spiritualité en fin de vie.

Ce sont des gens choisis, expérimentés, souvent bénévoles depuis plusieurs années. Ils savent reconnaître la souffrance. Ils savent accompagner. Il leur manque uniquement le droit légal de faire des injections sous-cutanées.

Ça n'a cependant pas toujours été le cas. Dans les premières années de l'existence de L'Envolée, une entente locale permettait à ses bénévoles formés d'administrer les injections à domicile.

Bénévole depuis la fondation de L'Envolée en 2000 et elle-même ancienne infirmière, Lucie Banville a été témoin de cette époque. Elle a encore frais en mémoire la genèse du projet, qui est né d'une demande du milieu et des infirmières du CLSC de La Haute-Gaspésie inquiètes de voir des gens mourir seuls.

« Au début des accompagnements, les infirmières du CLSC ont identifié l'importance que des bénévoles puissent faire de l'accompagnement à domicile pour permettre aux proches aidants de se reposer, se souvient M^{me} Banville. C'est à ce moment que le contexte des sous-cutanées est survenu. C'est le docteur Francis Lévesque qui avait trouvé les personnes qui avaient de l'intérêt pour accompagner les gens en fin de vie. »

La pratique était balisée selon des critères précis. « C'était autorisé, à la condition que les bénévoles soient toujours sous la supervision et le suivi d'une infirmière », décrit M^{me} Banville.

Environ 10 ans plus tard, une réorganisation administrative a mis fin à cette pratique. L'autorisation n'était plus jugée valide et l'organisation n'avait plus d'infirmières actives dans ses cohortes pour répondre aux critères exigés.

Le décès en 2008 du fondateur de L'Envolée, le docteur Francis Lévesque, a marqué un tournant. « La mort de Francis a créé un genre de trou noir, se rappelle l'infirmière à la retraite. Ça nous a démobilisés par rapport à l'encadrement dont on avait besoin. » Sans le médecin qui avait bâti et porté l'encadrement clinique, l'équilibre fragile sur lequel reposait l'entente n'a pas survécu à la réorganisation qui a suivi.

Les assurances refusent de couvrir le risque

Depuis, Jenny Lévesque a vérifié si une autre voie était possible. La réponse a été sans appel. « On a appelé nos assurances pour vérifier. Non, les bénévoles ne sont pas couverts s'ils administrent les sous-cutanées. C'est un soin uniquement réservé aux personnes proches aidantes, aux infirmières et aux médecins. » Même un bénévole présent depuis des mois auprès d'une même famille ne peut pas être considéré comme une personne proche aidante. « Il a le titre de bénévole et non de proche aidant, précise-t-elle. Ce sont ces

nuances qui font que c'est délicat. »

L'intervenante ne minimise pas la nature de ce qui est en jeu. « Je comprends que les sous-cutanées, ce sont des narcotiques. Je comprends que ce sont des médicaments forts. » Mais, elle plaide pour qu'on évalue la possibilité d'assouplir cet acte réservé à des bénévoles formés. « Il faut réfléchir et faire confiance au jugement des bénévoles. Ils sont filtrés, reconnus, triés, choisis. »

La personne proche aidante au centre des priorités

Pour Jenny Lévesque, qui prend soin de préciser qu'elle s'exprime à titre d'intervenante auprès des personnes proches aidantes et non au nom de son employeur, le cœur du problème n'est pas tant médical que relationnel : c'est la personne proche aidante, pas seulement le patient en fin de vie, qui devrait être au centre des priorités.

« Le but est d'améliorer la qualité de vie du proche aidant et non seulement celle de la personne en fin de vie, souligne-t-elle. J'aimerais qu'une belle discussion puisse avoir lieu sur le sujet, dans une démarche bienveillante et aidante. »

Des bénévoles prêtes

Sur le terrain, des bénévoles de L'Envolée confirment qu'elles seraient prêtes à franchir cette étape si la loi le permettait. Bénévole depuis cinq ans en accompagnement de fin de vie au CHSLD de Cap-Chat et à l'hôpital de Sainte-Anne-des-Monts, Line Pelletier n'a jamais administré d'injections, mais elle le ferait volontiers, si elle en avait le droit. « Ce n'est pas quelque chose dont j'aurais peur, répond-elle simplement, quand on lui demande si elle s'en sentirait capable. Je n'ai pas peur du sang. »

Son engagement auprès de L'Envolée vient d'un souvenir précis, celui d'une tante mourante dont le regard, à l'hôpital de Sainte-Anne-des-Monts, témoignait d'une grande douleur, sans qu'elle ne sache comment réagir. « C'était avec des yeux et un regard qui déchirent, se désolé encore M^{me} Pelletier. Puis, je ne pouvais pas intervenir parce que je ne savais pas quoi faire. » Ce sentiment d'impuissance la poursuit encore. « Ça me hante tout le temps. Alors, je me suis dit que, si ça venait qu'à arriver encore à une personne, j'allais intervenir. »

Bénévole depuis 2021 pour L'Envolée et sœur du docteur Francis Lévesque, Bianka Lévesque a vécu l'expérience d'administrer elle-même des sous-cutanées comme proche aidante de sa mère décédée en 2018.

Elle se souvient du protocole rigoureux suivi par les infirmières du CLSC. « C'est tellement bien contrôlé, spécifie-t-elle. Je devais signer la



Les bénévoles du service d'accompagnement de fin de vie n'ont pas le droit de donner les injections sous-cutanées.

Photo : Têha Pelletier

feuille chaque fois que je faisais une injection et je devais inscrire l'heure. »

Pour la bénévole qui accompagne des gens en fin de vie, il y a un illogisme manifeste. « C'est un non-sens, pour chaque dose, de réveiller quelqu'un qui demande l'aide de L'Envolée afin de se reposer. Puis, on le sait, quand on se fait réveiller, on ne se rendort pas tout de suite. »

Comblé le vide autrement

Pendant que la question des sous-cutanées reste en suspens, d'autres tentent de combler le vide autrement. Robert Gemme, directeur général de la Fondation Lise-Lemieux et de la Maison Gilles-Carle, une maison de répit de huit lits à Sainte-Anne-des-Monts, pilote un projet d'agrandissement qui ajoutera deux chambres de soins palliatifs, les premières en Haute-Gaspésie.

Le projet est né d'une expérience personnelle douloureuse. Son épouse, Sylvie, est décédée le 2 avril après des années de maladie. « Elle ne voulait pas mourir à l'hôpital, raconte-t-il. Elle voulait mourir à la maison. Finalement, elle est décédée à l'hôpital. Ce n'était pas zen du tout! Je n'ai vraiment pas aimé ça. »

Les nouvelles chambres seront pensées pour éviter ce sentiment de froideur clinique. Elles

seront dotées de grands espaces, d'un patio pour sortir avec les proches, d'un divan-lit pour que la famille puisse rester dormir sur place. « L'hôpital n'est pas une place pour mourir », tranche M. Gemme.

Une discussion à amorcer

Pour l'instant, Jenny Lévesque n'a fait aucune démarche officielle. Son intention est claire : ouvrir un dialogue et non pas dicter une solution. « Mon objectif est d'entreprendre une discussion. J'ai l'impression que les gens voient ce qui se passe, mais que personne n'en parle vraiment. »

Elle insiste sur le fait que sa proposition n'a rien d'un reproche envers l'organisation des soins de santé. « On souhaite seulement que les sous-cutanées puissent être données à domicile par nos bénévoles, résume Jenny Lévesque. La nuit, il n'y a pas d'infirmières qui vont à domicile. »

Selon elle, c'est dans ce vide nocturne, répété chaque semaine dans plusieurs régions du Québec, que se joue l'avenir des soins à domicile et de l'accompagnement de fin de vie. Il en est aussi du sort, trop souvent silencieux, de celles et ceux qui en portent le poids.

Antoine Moses : une rose au milieu des ronces



JEAN-PHILIPPE THIBAUT

JOURNALISTE

redaction@GRAFFICI.ca

CARLETON-SUR-MER | Dans sa magnifique œuvre *L'homme qui plantait des arbres* (1987) – créée à partir de la nouvelle éponyme de l'écrivain Jean Giono – Frédéric Back condensait en 30 minutes un récit à la facture visuelle sobre et poétique, tant écologiste qu'humaniste.

Le protagoniste, Elzéard Bouffier, un berger solitaire qui deviendra plus tard apiculteur, se lance à 52 ans dans une aventure profondément intime, mais paradoxalement collective. À chaque jour, l'homme choisit scrupuleusement 100 glands de chênes, d'hêtres ou de bouleaux, qu'il plantera méticuleusement dans des terres désolées, arides, désertiques. « Il avait jugé que le pays mourrait par manque d'arbres », résume à un moment le narrateur Philippe Noiret.

En trois ans, l'homme en aura planté plus de 100 000. À sa

mort, s'il avait conservé la même cadence, il en aura semé plus de 1,1 million. Mais surtout, il avait redonné vie à la nature et, ultimement, aux humains qui l'habitent.

Antoine Moses, originaire de Carleton-sur-Mer, a planté ses premiers arbres à l'âge de 17 ans. Il en aura bientôt 28. Ce qui était l'un de ses premiers emplois est rapidement devenu une passion, presque une épiphanie.

« Au départ, je le faisais pour la foresterie canadienne en ne sachant pas vraiment les impacts réels de cette foresterie sur l'environnement. Je me disais qu'au bout de la ligne, je le faisais pour les bonnes raisons. J'aimais ça et c'était comme faire du sport », explique-t-il à *GRAFFICI* lors d'un séjour en Gaspésie, en juin.

Depuis, il ne cesse de repousser ses limites, lui qui œuvre dorénavant uniquement pour la restauration d'habitats. Le jeune homme a notamment établi deux records Guinness, dont celui du plus grand nombre d'arbres plantés en 24 heures, avec 23 060 (c'est un peu plus d'un arbre à toutes les quatre secondes). L'exploit a été réalisé en juillet 2021.

Le second est plus récent, en mai dernier, et s'est lui aussi échelonné sur une journée, mais cette fois au Kenya avec des palétuviers, un groupe d'arbres qui poussent dans les zones de mangrove. Il en a planté 47 460, faisant exploser l'ancienne marque de 30 000. C'est environ un arbre à toutes les deux secondes. « Ça ressemble à des asperges. Tu les plantes pratiquement dans la bouette et ça se fait super rapidement, sans pelle. C'est plat et sans roche alors c'est plus facile », explique-t-il humblement.

La mangrove se développe dans des zones côtières (estuaires, baies, lagunes, etc.) et sert de milieu de reproduction et de refuge à plusieurs espèces animales, dont plusieurs sont menacées. Une centaine de personnes ont travaillé en amont avec Antoine Moses pour la préparation du défi, comme son partenaire VeriTree dont la mission est de renforcer la restauration forestière et d'attirer des investissements dans la nature.

« C'était vraiment une expérience spéciale. On était avec les locaux et c'était zéro touristique. On allait travailler tous les jours avec eux et j'ai rencontré leurs familles. Culturellement, c'était très enrichissant. Pour eux, les mangroves, ça crée de l'emploi et c'est bon écologiquement pour la biodiversité. C'est vraiment une forêt fascinante et j'ai appris beaucoup. »

Le Gaspésien est demeuré sur place pendant deux semaines au total, dont seulement quatre jours pour se préparer à son défi.

Vedette du Web

Ses exploits ont rapidement attiré l'attention d'une communauté assez impressionnante. Avant même la création de son entreprise AntoMos dédiée à la restauration des forêts, des célébrités comme Leonardi DiCaprio – fervent écologiste – avaient partagé ses vidéos sur le Web.

Antoine Moses avait plus de 4,1 millions d'abonnés sur ses réseaux sociaux au moment d'écrire ces lignes, principalement sur Facebook (près de 2 millions) et Instagram (environ 1,6 million). C'est autant que l'ex-joueuse de tennis Eugénie Bouchard et davantage que la chanteuse Charlotte Cardin.

Pour un planteur d'arbres, c'est gigantesque. Et le terme n'est pas utilisé de manière péjorative, au contraire. Le jeune homme a su se monter un auditoire considérable à coup de défis originaux et de records mondiaux. Son plus récent exploit au Kenya a fait la manchette jusque dans le *Times of India*.

« J'ai vu qu'il y avait un engouement énorme. J'ai fait des vidéos à 100 millions de vues; des mois à 300 millions. Je pense que j'en suis à plus de 1 milliard de vues dans la dernière année seulement », calcule-t-il.

Pour plusieurs, ses vidéos sont un vent de fraîcheur à l'heure où certains créateurs de contenu font souvent l'apologie du consumérisme, voire carrément du vide dans le pire des cas. Pas tous, évidemment, mais ceux qui font véritablement œuvre utile sont davantage l'exception que la norme.

« C'est peut-être parce que c'est quelque chose qui donne espoir; qui est accessible et que tout le monde peut comprendre, répond Antoine Moses lorsque questionné sur la viralité de son contenu.



Le Gaspésien habite aujourd'hui à Vancouver, en Colombie-Britannique.

Et à peu près tout le monde est affecté par des sinistres ou de la déforestation dans leur pays. Le fait de remettre la vie à la terre, ça donne le goût de participer. Mes vidéos sont aussi intemporels et sans frontière. Souvent, je parle à peine et donc tout le monde peut se reconnaître. »

Le principal intéressé est bien conscient de l'impact de ses vidéos sur ses abonnés. Mature, il a vite compris que derrière ses statistiques mirobolantes se cachaient une conséquence pernicieuse.

« Quand on y pense, on vole un peu l'attention des gens. Si je fais 100 millions de vues, j'ai accaparé le temps de tous ces gens qui me la donne, note-t-il sagement. Je ne veux pas voler l'attention des gens pour faire de l'argent sur leur dos; je trouve ça un peu malhonnête. Oui je dois vivre de ça, mais le temps, c'est la ressource la plus importante qu'il y a. La façon d'en profiter, c'est de pouvoir le faire avec une bonne raison derrière, et pour moi, c'est la plantation d'arbres. C'est la seule façon que je vois de capitaliser sur l'attention des gens. Je ne bashe [critique] pas sur les autres créateurs qui font autre chose, mais pour moi, c'est ça. »

Un défi majeur

Antoine Moses habite maintenant à Vancouver. Il a récemment fait le trajet d'un océan à l'autre pour planter des arbres dans chacune des 10 provinces du pays en 10 jours. Il a débuté son aventure en en plantant une centaine sur un terrain privé dans la ville de Golden, à l'extrémité orientale de la Colombie-Britannique, avant de s'élancer de plus en plus à l'est jusqu'à Terre-Neuve, où il a terminé sa route le 10 juin.

« Mon objectif est un peu de capitaliser avec le fait que je fais des millions de vues sur les réseaux sociaux, parce que je ne monétise pas vraiment mes plateformes. Tous les revenus que je pourrais faire vont à travers mon programme de plantation. C'est la seule façon dont je me sens à l'aise de prendre l'argent de compagnies ou d'individus. Tout ce que je fais, c'est que des entreprises ou des individus qui veulent planter des arbres en me voyant faire sur les réseaux sociaux peuvent contribuer à travers ma compagnie. Ensuite, je m'associe avec des organismes et des entreprises pour planter ces arbres là pour restaurer le Canada. »

Son prochain défi pourrait être encore plus spectaculaire. Si les astres s'alignent, il aimerait un jour planter en 50 jours des arbres dans les 50 états américains, indique celui qui fait également de l'ultra-trail et qui sera sur la ligne de départ le 15 août au Mont-Tremblant pour participer au 80 km (il a déjà mérité trois podiums en quatre occasions à l'Ultra-Trail Harricana, dans Charlevoix).

L'objectif ultime

À ce moment-ci de la lecture, la question que tout le monde se pose est la suivante : combien d'arbres plantés depuis ses débuts? La réponse : plus de 2 millions.

« J'en plante beaucoup moins maintenant parce que je focusse sur des projets qui vont avoir une histoire, précise-t-il. Mon objectif ultime, c'est de lever des fonds pour financer 25 millions d'arbres. Je veux avoir un impact réel plus grand que ce que je peux faire moi-même, donc trouver des partenaires et faire le plus de bruit possible pour qu'on ait un résultat réel pour nous, collectivement. C'est l'empreinte que je veux laisser et c'est pour ça que je me donne le plus possible là-dedans. C'est ma manière d'avoir un impact. »

Le Gaspésien compte ainsi faire son métier encore longtemps. « C'est ma vie. Je n'ai pas l'impression de travailler. C'est une passion et ça me permet de voyager, de voir de nouvelles forêts à tous les ans. Je suis vraiment heureux là-dedans et je ne voudrais jamais arrêter. La planète nous donne tellement, il faut lui redonner. »

Si Elzéard Bouffier plantait méticuleusement ses 100 arbres par jour, Antoine Moses est tout le contraire en plantant frénétiquement les siens. Différentes approches, même résultat. C'est tout simplement l'avvers et le revers d'une même médaille, comme le disait le capitaine forestier dans l'œuvre de Back. « Il en sait beaucoup plus que tout le monde. Il a trouvé un fameux moyen d'être heureux. »



Antoine Moses a planté jusqu'à maintenant plus de 2 millions d'arbres.



En mai, Antoine Moses a battu un record du monde en plantant au Kenya 47 460 palétuviers en 24 heures.

Photo : Fournie par Antoine Moses

Photo : Fournie par Antoine Moses

FESTIVAL MUSIQUE DU BOUT DU MONDE

GASPÉ

PRÉSENTATEUR



COLLABORATEUR



6 AU 9 AOÛT 2026

MERCREDI 5 AOÛT

MICROBRASSERIE FRONTIBUS

Kallisto 21 H 00

JEUDI 6 AOÛT

MARINA DE GASPÉ

Spinning avec Suzie Landreville 12 H 05

SCÈNE LOTO-QUÉBEC SUR LA RUE DE LA REINE

Le Milieu 18 H 00

SCÈNE HYDRO-QUÉBEC SOUS LE CHAPITEAU HARBOUR

Manhu \$ 20 H 00

Un coin du ciel par Alex Burger et invité-es : Mara \$ 21 H 30
Tremblay, Fred Fortin & Stephen Faulkner

BISTRO-BAR LE BRISE-BISE

Marie Céleste 23 H 30

PAQUEBOT CAFÉ

DJ PØPTRT 23 H 30

VENDREDI 7 AOÛT

BERCEAU DU CANADA

Entraînement cardio musical avec Isabelle Provencher 9 H 00
et DJ Nostron

SCÈNE TELUS AU SOMMET DU MONT-BÉCHERVAISE

Alysha Brilla \$ 16 H 30

SCÈNE LOTO-QUÉBEC SUR LA RUE DE LA REINE

Grèn Sémé 18 H 00

SCÈNE HYDRO-QUÉBEC SOUS LE CHAPITEAU HARBOUR

Rau_ze \$ 20 H 00

Les Louanges \$ 21 H 30

BISTRO-BAR LE BRISE-BISE

Fovelle 23 H 30

PAQUEBOT CAFÉ

Alliance Suprm 23 H 30

SAMEDI 8 AOÛT

PLAGE HALDIMAND

Yoga avec Gabrielle Hélène Coulter 10 H 00

AUBERGE SOUS LES ARBRES

Jeanne Côté 16 H 30

SCÈNE TELUS AU SOMMET DU MONT-BÉCHERVAISE

Waahli \$ 16 H 30

SCÈNE LOTO-QUÉBEC SUR LA RUE DE LA REINE

Caracol 13 H 00

Zalam Kao 15 H 30

Kelly Bado 18 H 00

SCÈNE HYDRO-QUÉBEC SOUS LE CHAPITEAU HARBOUR

Kizaba \$ 20 H 00

Dowdelin \$ 21 H 30

BISTRO-BAR LE BRISE-BISE

DJ Nalee 23 H 30

PAQUEBOT CAFÉ

Poirier 8 H 00

DJ Sugarface Belfo 23 H 30

DIMANCHE 9 AOÛT

LEVER DU SOLEIL AU CAP-BON-AMI

Aysanabee \$ 4 H 45

LE PETIT CAFÉ DE L'ANSE

Tout Feu 10 H 00

PAQUEBOT CAFÉ

Conférence avec Waahli 10 H 00

SCÈNE TELUS AU SOMMET DU MONT-BÉCHERVAISE

Maïa Barouh \$ 14 H 30

SCÈNE LOTO-QUÉBEC SUR LA RUE DE LA REINE

Coups de cœur FMBM Cégep et secondaire en spectacle 12 H 30

L'orchestre de danse de Douglastown 15 H 00
(animation et danse en plein air)

Less Toches 17 H 30

LA PETITE EGLIZE

LIMUG spécial FMBM 20 H 00

ET PLUS ENCORE !

\$ ACTIVITÉ PAYANTE, BILLET REQUIS

De nombreuses autres activités animeront le festival, et des artistes de rue déambuleront à différents moments sur la rue de la Reine, pour le plus grand plaisir de toutes et tous !

Les événements auront lieu beau temps, mauvais temps, sauf en cas de danger pour les artistes ou le public.

MUSIQUE DUBOUT DUMONDE.COM



SPECTACLE AU LEVER DU SOLEIL



Parcs
Canada

Parks
Canada

CAP-BON-AMI

PARC NATIONAL FORILLON

CE MOMENT PHARE DU FESTIVAL DANS LE DÉCOR
SAISSANT DU CAP-BON-AMI, AU PARC NATIONAL
FORILLON. L'AUBE COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS VUE.

AYSANABEE

9 AOÛT À 4 H 45



Aysanabee est un artiste indie alternatif, multi-instrumentiste, producteur et auteur-compositeur-interprète qui a remporté deux prix JUNO. Il est Oji-Cree, issu du clan Sucker de la Première Nation de Sandy Lake. Avec un mélange tourbillonnant de rock, de soul et de sons électroniques, ainsi qu'un fingerpicking qui fait battre le cœur, la musique d'Aysanabee est à la fois hymne et cathartique.

Quand la voix habitée d'Aysanabee, entre mémoire et renaissance, s'élèvera doucement avec les premières lueurs du jour au Cap Bon-Ami, ce sera un moment suspendu où le territoire, la musique et l'âme ne feront plus qu'un. Un rendez-vous rare à ne pas manquer.



CAFÉ ET PETITES DOUCEURS

offerts et servis par l'équipe du Centre culturel Le Griffon à l'occasion du spectacle au lever du soleil au parc national Forillon.

BILLETTERIE ET INFORMATIONS

SITE WEB : musiqueduboutdumonde.com

TÉL. : 418 368-5405

APPLICATION FEST : Scannez le code QR



LES PETITS PLUS TELUS

Sur ce site, notre partenaire TELUS mettra à votre disposition couvertures, parapluies et lanternes. Des Petits Plus qui agrémenteront votre expérience au festival (quantités limitées).



Pour la programmation
complète, **téléchargez
l'application FEST !**

La longue randonnée pédestre, une marche curative...

MARIA | C'est fascinant d'entendre l'expérience de personnes qui, un jour, ont décidé d'entreprendre, seules, de longues randonnées pédestres sur des centaines, voire des milliers de kilomètres!



Photo : Mélanie Cabana

Éric Landry a parcouru en 35 jours les 650 km du Sentier international des Appalaches (SIA) du tronçon québécois.



ALAIN BOUDREAU

CHRONIQUEUR

redaction@GRAFFICI.ca

Pour ceux et celles qui l'ont vu, vous serez d'accord avec moi que le film *Wild* de Jean-Marc Vallée illustre bien ce défi fort particulier que des marcheurs décident un jour de relever. Le personnage principal se lance, seule (Cheryl Strayed, interprétée par Reese Witherspoon), à la conquête du Pacific Crest Trail sur une distance de 1700 km, à la suite de graves problèmes personnels. Ce film est tellement bien fait que, juste en le visionnant, on est épuisé rendu au générique!

Mais pourquoi des randonneurs se lancent dans une telle aventure? Qu'est-ce qui peut motiver quelqu'un à se donner autant de misère? Pourquoi de si longues randonnées? Les raisons sont multiples et varient selon chacun; le besoin de faire le vide mentalement, de se déconnecter du chaos quotidien, de faire une introspection comme jamais auparavant, de plonger dans une espèce de méditation, de découvrir ses limites ou encore, cela va de soi, de se rapprocher de la nature sauvage.

L'automne dernier, j'ai rencontré un ami de l'école secondaire qui a parcouru le Sentier international des Appalaches, section québécoise (SIA-Québec), qui va de Matapédia jusqu'au parc national Forillon, à Gaspé. En m'entretenant avec lui, j'ai pu enfin avoir certaines réponses à mes questions sur ce qui pousse des marcheurs, comme lui, dans un tel défi ...

Éric Landry, de Carleton-sur-Mer, a toujours couru, mais à la mi-trentaine, il a décidé d'interrompre la course à cause de malaises physiques. Il pensait qu'en continuant, il aurait des conséquences plus graves avec le temps. En fait, il s'est aperçu qu'il courait mal, comme il

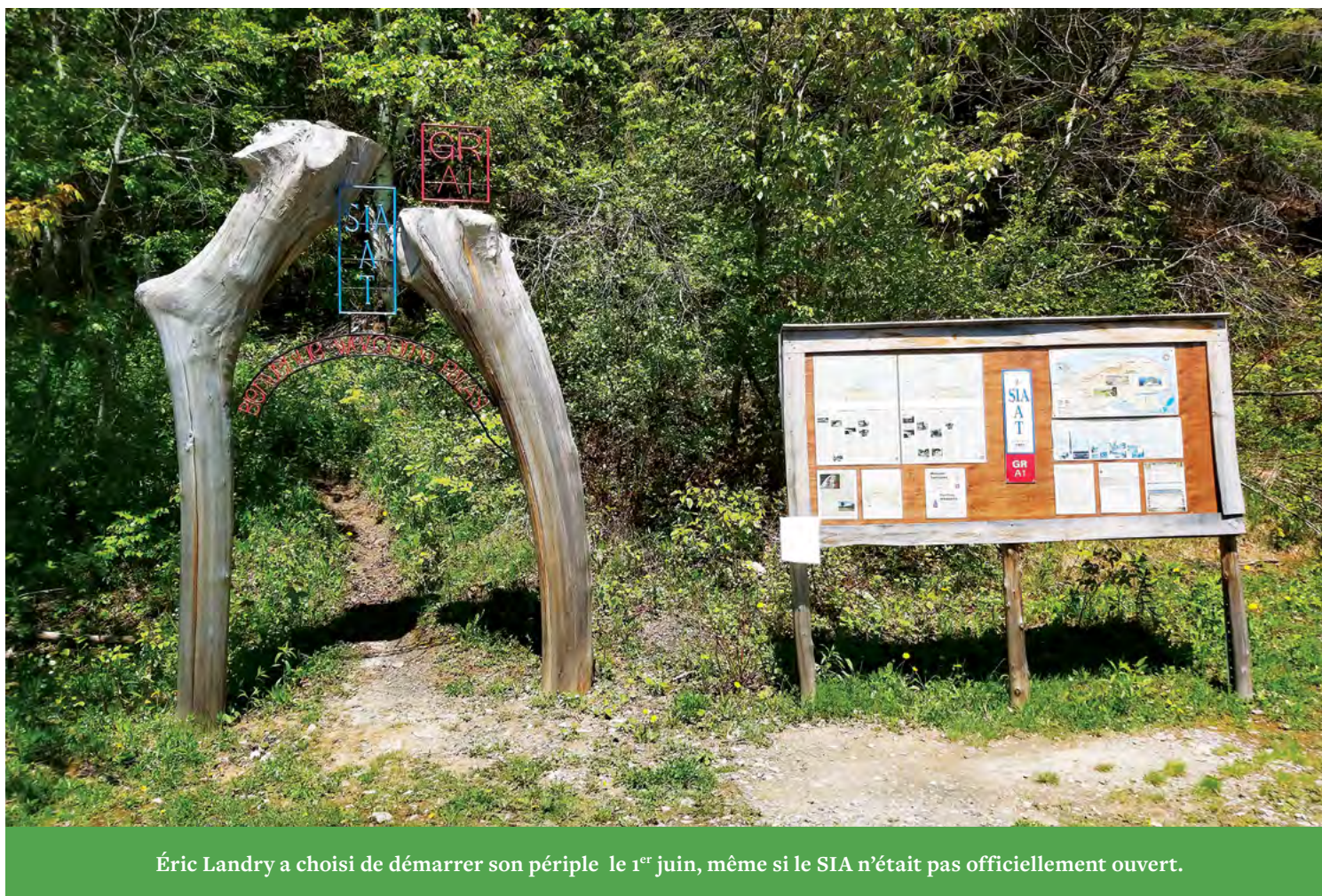
le dit lui-même. Peu avant la pandémie, il s'est remis à l'entraînement pour réaliser un premier défi, soit un semi-marathon. Actuellement, il s'adonne surtout à la course en montagne. En 2025, l'année de ses 65 ans, il décide de s'offrir en cadeau (!) de faire le SIA-Québec; il n'avait jamais fait plus d'une semaine de randonnée pédestre auparavant. Six cent cinquante km de randonnée en 35 jours, à 65 ans, comme il le dit: « Un anniversaire particulier exige une célébration particulière! ».

Un voyage de la sorte ne s'improvise pas. Éric mentionne sans surprise que Google a été un allié précieux dans sa phase préparatoire. Il a fait beaucoup de recherches en lien avec son projet et il a trouvé, en consultant les publications de Catherine Turgy, une grande source d'information et d'inspiration. On dit d'elle que c'est la plus grande randonneuse du Québec; son odomètre pédestre est élevé!

Partir trois jours, c'est une chose, en partir 30, c'en est une autre. Il faut être le plus léger possible. Chaque détail compte. Et comme Éric le dit, tu ne peux pas tout prévoir. C'est pour ça qu'il a fait une première excursion de quelques jours en juin, un genre de prétest, pour ensuite revenir au départ et reprendre par la suite. Le défaut de bien des randonneurs, c'est d'apporter trop de matériel et souvent, trop de nourriture. Pour sa part, il traînait entre 40 et 50 livres de bagages par jour. Ses repas, déshydratés, étaient disposés dans des caches ou livrés à des points de chute. Un régime amaigrissant ne faisait pas partie de ses objectifs de départ, mais néanmoins, il a perdu environ une demi-livre par jour!

Les nuits se passaient dans les abris aménagés par le SIA, qu'il faut réserver. Le sentier en est bien pourvu et ils sont de bonne qualité : ça fait partie de sa réputation. Chaque matin faisait place au même rituel; ça lui prenait une heure pour tout remballer le stock et ne pas laisser de traces de son passage.

Éric a choisi de partir le 1^{er} juin, même si le SIA n'était pas officiellement ouvert. Ce temps de l'année lui permettait d'éviter, en partie, les incon vénients causés par les mouches, les grosses chaleurs, les fougères ainsi que les framboisiers. En contrepartie, il savait que les ruisseaux seraient plus hauts que tardivement en été. Avant son périple, il craignait trois types de mésaventures: le premier étant de se faire piquer par une tique, le second de s'ébouillanter (faire bouillir de l'eau est nécessaire tous les jours) et troisièmement, de se faire sérieusement mal en glissant ou en tombant. Finalement, c'est la tique qui a gagné, une seule fois, mais heureusement sans conséquence grave. Une autre fois, un ours est venu rôder autour de son abri dans le secteur du parc Forillon. D'ailleurs, sa clochette pour



Éric Landry a choisi de démarrer son périple le 1^{er} juin, même si le SIA n'était pas officiellement ouvert.

éloigner les ours était tellement efficace qu'elle éloignait presque toute la faune; pour preuve, il n'a vu aucun orignal durant toute sa traversée! Toutefois, Éric avait sous-estimé le facteur humidité, ce qui s'est avéré une véritable embûche et ce qui lui a coûté ses solides bottes!

Ses plus grosses journées de marche, (selon lui plutôt faciles), dépassaient les 30 km alors que sa plus petite, de 8 km, a été tout le contraire; elle comportait un gros dénivelé et parfois, il se retrouvait dans la boue jusqu'aux genoux... Il a marché seulement trois jours en compagnie d'une autre personne, sinon il a été seul pour l'ensemble du trajet, tout en faisant quelques rencontres au hasard. Il n'avait pas prévu tenir un carnet de bord, mais une personne qu'il a croisée l'a convaincu de le faire, ce qui a été salutaire pour lui. Il me dit qu'habituellement, les randonneurs marchent six jours et prennent une journée de repos. Ils en profitent pour sortir du sentier, aller en ville, décompresser, faire des achats et ... parler à du monde!

De nos jours, les appareils électroniques (GPS, etc.) et les applications font partie des longues randonnées. Étonnamment, le signal pour le cellulaire est disponible sur la grande

majorité du SIA-Québec. Cette particularité faisait en sorte que sa famille pouvait le suivre presque en temps réel!

Des anecdotes, il en a des tas à raconter, assez pour faire une conférence sur son voyage; c'est ce que je lui suggère d'ailleurs. Il a rencontré Joey Harvey, qu'Éric a affectueusement surnommé Tarzan, lequel randonnait les pieds nus sur le sentier avec une surcharge de bagages! À un autre moment, un jeune a voulu lui éviter des chutes : « Non, ne descends pas le mont Nicol-Albert, tu risques de tomber ».

Ne vous faites pas d'illusion! Ce genre de défi n'est pas fait pour tout le monde et les âmes sensibles doivent s'abstenir. Certaines portions des sentiers de longues randonnées sont souvent dans un mauvais état et il est utopique de penser que le personnel restreint (rémunéré ou bénévole), puisse venir à bout de leur entretien, parce que c'est une corvée sans fin. La réalité est que les conifères cassent, il y a des chablis, de la vase dans les coulées, des éboulis et le sentier est repoussé par endroits. C'est sans compter tous les autres incon vénients comme la chaleur, l'humidité, les mouches, la solitude, etc. Mais, paradoxa-

lement, Éric a vécu ce que plusieurs ont déjà ressenti : ne plus vouloir s'arrêter à la fin...

Mais toi Éric, l'as-tu fait ton voyage intérieur, ton introspection, que je lui demande à plusieurs reprises au cours de notre entretien? Il me répond : « Le sentier est difficile, même très difficile parfois. Ton esprit, tu l'occupes à regarder où tu mets les pieds, à prendre garde aux obstacles et à garder l'équilibre. Les défis techniques ne laissent pas toujours place à la réflexion ».

J'insiste. « En marchant si longtemps Éric, en solitaire et en pleine nature sauvage, il doit bien y avoir un moment où tu as eu une sorte de révélation, une illumination ou une pensée profonde? » Il hésite un instant et enfin, il me dit : « Je me suis rendu compte que tout est relatif en rapport avec la souffrance. Vaut-il mieux être un itinérant en pleine forêt gaspésienne, avec ce qu'il faut pour subsister et être en contact avec ses proches en cas de problème, ou encore en être un au centre-ville de Montréal? ».

Effectivement, ces longues randonnées pédestres ont le don de remettre les choses en perspective pour les humains que nous sommes.

GRAFFICI FÊTE SES 25 ANS

CHANTIERS MARITIMES : UNE AMÉLIORATION DEPUIS 2019? OUI



GILLES GAGNÉ

JOURNALISTE

redaction@GRAFFICI.ca

GASPÉ | En 2019, la construction de bateaux en Gaspésie connaît un essor considérable, lié d'abord à la bonne tenue du secteur des pêches commerciales, notamment en raison de la montée fulgurante des prises de homard.

De plus, l'obtention en 2015 d'un important contrat de construction de six bateaux de recherche et sauvetage par le Chantier Naval Forillon représente aussi un développement majeur, d'autant plus qu'il a été suivi par l'ajout de quatre bateaux similaires. La facture totale de ces 10 unités, 80 millions de dollars (M\$), représente de loin le plus gros mandat accordé à un chantier naval gaspésien.

En 2019, l'Atelier de soudure Gilles Aspirault, de Rivière-au-Renard, maintenant appelé Chantier Naval MM, vient de recevoir son premier mandat pour construire un bateau de pêche, alors que l'entreprise se spécialisait surtout dans la fabrication d'équipements pour les pêches maritimes jusque-là.

En 2018, la famille Desbois avait acheté les Entreprises maritimes Bouchard, un chantier naval également situé à Rivière-au-Renard, en quête d'une relève. En 2022, le Chantier Naval Forillon, encore en pleine croissance, a acquis les Entreprises maritimes Bouchard, se dotant donc d'un second chantier lui permettant de répartir ses contrats entre Sandy Beach et Rivière-au-Renard.

De retour en 2019, Conception navale FMP, une jeune entreprise de Newport, connaissait aussi un beau développement, axé surtout sur la construction de homardiers et de crabiers.

D'autres dimensions

En octobre 2023, le Chantier Naval Forillon a signé un contrat de 55,5 M\$ pour la construction d'un navire de recherche halieutique semi-hauturier hybride de 32 mètres, soit près de 110 pieds.

« Il portera le nom d'*Estelle-Laberge*, du nom d'une scientifique de l'Institut Maurice-Lamontagne ayant péri dans le naufrage du *Nadine* », précise Jean-David Samuel, directeur général du Chantier Naval Forillon. La coque du *Estelle-Laberge* est réalisée à 50 %.

Malgré la forte prédominance des bateaux construits pour la Garde côtière et Pêches et Océans Canada depuis 2015, le Chantier Naval Forillon met toujours l'accent sur les pêches commerciales, en parallèle.

« On commence un bateau pour Terre-Neuve, un bateau de 80 pieds par 26, pour la pêche au crabe et au poisson de fond. On en a déjà fait un plus gros, l'*Executioner*, de 90 pieds de longueur », signale M. Samuel.

Le bateau de 80 pieds pour Terre-Neuve sera construit aux installations de Sandy Beach, où sont basés 75 des 100 travailleurs du Chantier Naval Forillon, les 25 autres œuvrant à partir de Rivière-au-Renard.

« Trois-quarts de nos employés sont basés à Sandy Beach, mais en production, c'est deux-tiers-un-tiers, parce que la gestion de l'entreprise se fait à Sandy Beach », note Jean-David Samuel.

L'incertitude économique et le nouvel ordre mondial, joutés aux menaces d'annexion du Canada par les États-Unis, ont incité le gouvernement fédéral à augmenter son budget en Défense nationale au cours de la dernière année. Ces nouvelles orientations se traduiront à moyen terme par des appels d'offres dans le secteur maritime.

« On regarde beaucoup ce qui s'en vient en défense. On parle de livraison en 2030 pour les contrats octroyés en 2028. D'ici quatre ans, le marché sera saturé. La défense a bougé beaucoup. Il va manquer de chantiers maritimes », commente M. Samuel.

Le Forum Naval de l'Est a réuni les 16 et 17 juin les principaux acteurs de la construction navale entre Gaspé et Québec. Le Chantier Naval Forillon y a évidemment participé.

« Le Chantier Davie y était, et ça aide qu'il se soit positionné. On s'est retrouvés quatre chantiers, nous, Davie, le Groupe Océan et Conception navale FMP, représentés à une



Le directeur général du Chantier Naval Forillon, Jean-David Samuel.

Photo : Jean-Philippe Thibault

GRAFFICI

GRAFFICI.ca | JOURNAL GRAFFICI | 418 368-7575

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Alexa Sicart
direction@GRAFFICI.ca

ADJOINTE ADMINISTRATIVE

Nadia Leblond
administration@GRAFFICI.ca

CORÉDACTEURS EN CHEF

Gilles Gagné et Jean-Philippe Thibault
redaction@GRAFFICI.ca

CONSEILLÈRE PUBLICITAIRE

Sophie I. Gagnon
publicite@GRAFFICI.ca

DESIGNER GRAPHIQUE

Andréanne Martin Di Vergilio,
andreanne.dv.martin@gmail.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives
nationales du Québec,
2022 Bibliothèque et Archives Canada
ISSN 1706-0273

MERCI AUX COLLABORATEURS

ET BÉNÉVOLES :

Myreille Allard, Valérie Allard, Roger Bourque,
Éveline Chiasson, Marlyne Cyr, Reine Degarie,
Michelle Landry, André Mathieu
et Diane Porlier.



table pour souper, au Brise-Bise à Gaspé. On voulait discuter de ce qu'on pourrait aller chercher comme contrats. Ça aurait été difficile à imaginer il y a quelques années », analyse Jean-David Samuel.

La participation de plus petits constructeurs comme Chantier Naval Forillon et Conception navale FMP devrait permettre à de plus grandes entreprises comme Davie et le Groupe Océan de s'ajuster rapidement lors de certains mandats.

« On est plus agiles quand on est petits, tout en étant capables de faire des projets d'envergure », résume M. Samuel.

Rampe de halage améliorée

Depuis quelques mois, le Chantier Naval Forillon améliore la capacité de sa rampe de halage.

« Les travaux de renforcement vont bon train. On a une bonne partie de fait, comme le béton. On vient d'attaquer les travaux en zone de marnage, l'espace entre la marée haute et la marée basse. Il faut arrêter les travaux quand la marée monte jusqu'à un certain point. La capacité sera de 725 tonnes. On travaille aussi à améliorer le déplacement des bateaux de façon latérale sur la rampe, pour des réparations, alors que la capacité passera de 300 tonnes à 500 tonnes », explique Jean-David Samuel.

Dans une phase subséquente, la capacité de la rampe de halage passera à 1000 tonnes. « Ça se fera d'ici les prochaines années. On vise 2032 pour que ce soit fonctionnel », dit-il.

L'intérêt exprimé par la direction du Chantier Naval Forillon pour d'éventuels contrats venant de la Défense nationale est loin d'éloigner l'entreprise du secteur des pêches.

« Il y a un creux au Québec dans le domaine semi-hauturier, mais ça va bien à Terre-Neuve, où les chantiers construisent surtout en fibre de verre. Le Québec est bien positionné quand il s'agit de bateaux d'acier. Chez les homardières, c'est la folie en matière de construction », indique M. Samuel.

Le navire *Estelle-Laberge* sera livré à la fin de

2027, tout comme le crabier polyvalent destiné à Terre-Neuve. La quête de contrats constitue souvent la recherche d'un équilibre difficile à obtenir.

« On regarde donc pour obtenir des contrats pour la fin de 2027 et le début de 2028. On peut travailler longtemps avant de signer une entente, à développer ces ententes, à discuter d'ingénierie; c'est tellement long comme processus. Ça cogne à la porte, et on cogne aux portes. Il y a eu récemment des projets qu'on a

dû laisser de côté et qu'on aurait eu de bonnes chances d'obtenir. On aurait pu construire un traversier à câble pour le Nouveau-Brunswick. On en a construit un, mais on n'a pas soumis cette fois, parce que c'était trop proche des mandats qu'on réalise présentement », explique Jean-David Samuel.

Par ailleurs, le chantier naval Verreault, des Méchins, a de nouveaux propriétaires depuis 2023, le Groupe Océan. Bien qu'il soit situé en Matanie, donc dans la région administra-

tive du Bas-Saint-Laurent, ce chantier joue un rôle économique important en Haute-Gaspésie, puisqu'une partie appréciable de sa main-d'œuvre provient de Cap-Chat et de Sainte-Anne-des-Monts.

Les installations des Méchins sont en action constante, sa grande cale sèche constituant selon toute vraisemblance la plus active infrastructure du genre dans l'est du Canada. Elle reçoit d'imposants navires canadiens et d'autres pays.



Malgré la forte prédominance des bateaux construits pour la Garde côtière et Pêches et Océans Canada depuis 2015, le Chantier Naval Forillon met toujours l'accent sur les pêches commerciales, en parallèle, comme en témoigne le *San Marco* livré en juillet 2024. Le bateau de pêche hybride – pour le crabe des neiges et le sébaste – a été évalué à plus de huit millions de dollars.

Photo : Jean-Philippe Thibault



Alexis Deschênes
Député de Gaspésie–Les Îles-de-la-Madeleine–Listuguj

✉ alexis.deschenes@parl.gc.ca

☎ 1-833-546-6686

6 bureaux pour vous servir :

- Carleton-sur-Mer
- Gaspé
- Matane
- Chandler
- Cap-aux-Meules
- Sainte-Anne-des-Monts





Le temps des refus est terminé pour le cinéaste gaspésien Mathieu Cyr



GUILLAUME WHALEN

JOURNALISTE

redaction@GRAFFICI.ca

MARIA | « Je n'ai jamais été autant occupé. Je ne me plains pas, mais j'ai hâte de profiter de mes prochaines vacances. » Le réalisateur et scénariste gaspésien Mathieu Cyr prononce cette phrase avec l'air de quelqu'un qui n'en revient pas tout à fait lui-même alors qu'il y a à peine cinq ans, il essayait refus après refus pour financer sa première série de fiction *Bon matin Chuck (ou l'art de réduire les méfaits)*. Retour sur cette ascension remarquable du réalisateur de 46 ans passionné de hockey, originaire de Maria.

Fort du rayonnement de *Bon matin Chuck* en 2023 et de son travail sur la comédie romantique *Le retour d'Anna Brodeur* avec Julie Le Breton, pour lequel il a assuré la réalisation de quatre épisodes en 2024, il est aujourd'hui devenu un réalisateur de confiance vers qui l'industrie se tourne lorsque des productions importantes ont besoin d'être sauvées ou relancées. Ce fut notamment le cas pour *Casse-gueule* l'été dernier, une série diffusée sur CRAVE depuis février qui plonge dans l'univers frénétique d'un restaurant gastronomique montréalais.

« Quand *Casse-gueule* est arrivée, comme un cheveu sur la soupe, tout a explosé », se rappelle-t-il en entrevue avec GRAFFICI avant d'entrer en séance de montage intensive pour la saison 2 de *Bon matin Chuck*, rebaptisée *Bonne nuit Chuck*. En effet, quand les producteurs ont dû trouver rapidement un nouveau réalisateur pour reprendre les commandes d'une production déjà en marche qui était alors en déroute, leur choix s'est arrêté sur Mathieu Cyr. « J'ai reçu l'appel le jeudi soir pour remplacer à la réalisation et le lundi suivant j'étais sur le plateau. Ça a été tellement rapide pour lire les épisodes, visiter le lieu de tournage et comprendre le show », raconte-t-il.

Cinéaste, ou l'art de prendre son mal en patience

Pourtant, il n'y a pas si longtemps, l'idée même de réaliser des séries télévisées d'envergure lui semblait hors de portée. Après *Entre la mer et l'écorce*, son premier court métrage à bénéficier d'un financement institutionnel — lui évitant d'avoir à investir lui-même dans le projet, contrairement à ses deux premiers courts, souligne-t-il — tourné en Gaspésie en 2016 avec Viviane Audet et Kevin Parent, Mathieu Cyr frappe un mur et ce, malgré le

succès du film qui lui permet de voyager dans différents festivals. « J'avais des projets de longs métrages, des projets de télévision, mais je me faisais constamment refuser. Quand ça fait cinq ans que tu te fais dire non, c'est difficile », dit-il.

Le véritable tournant survient seulement en 2023 avec *Bon matin Chuck (ou l'art de réduire les méfaits)*, une comédie dramatique plutôt noire, qu'il a lui-même scénarisée avec de fidèles complices, qui raconte en 10 épisodes la descente aux enfers d'un animateur vedette aux prises avec d'importants problèmes de consommation. « C'est le projet qui a sauvé ma carrière », affirme-t-il sans détour bien que la série aurait pu ne jamais voir le jour.

L'idée imaginée avec ses collaborateurs, le grand improvisateur et acteur Nicolas Pinson ainsi que l'autrice Émilie Lemay-Perreault, mijotait depuis plusieurs années, mais ne recevait aucun retour positif. Mathieu Cyr croyait que le projet était sans issue puisqu'il n'avait dans son baluchon que trois courts métrages à son actif. « Sans expérience en réalisation télé alors que j'approchais de mes 40 ans, c'est difficile de gagner la confiance des diffuseurs quand on n'est pas connu. Je n'avais pas d'autres aspirations que d'en faire une série web », raconte-t-il.

La situation bascule lorsqu'il parvient à attirer l'attention du réalisateur et scénariste Jean-François Rivard, figure incontournable derrière certaines des séries les plus marquantes du Québec, dont *Les Invincibles*, *Série noire* et *C'est comme ça que je t'aime*. Convaincu par le potentiel du projet, ce dernier accepte de s'y joindre à titre de coréalisateur et le présente à Crave.

Tourner en Gaspésie : un rêve ambitieux malheureusement freiné par les coûts

Malgré ce tourbillon montréalais, le fait qu'il y habite et que sa carrière se déroule principalement dans la ville aux 100 clochers, Mathieu Cyr demeure profondément attaché à sa péninsule natale.

Si son dernier court métrage sorti en 2025 *Zénith*, un drame de science-fiction dystopique qui aborde de plein fouet le réchauffement climatique et la misogynie, ou encore *Entre la mer et l'écorce*, ont tous deux été tournés en Gaspésie, Mathieu Cyr nourrit toujours l'ambition d'y retourner pour ses projets de fiction d'envergure.

Néanmoins, il révèle que les tournages en

Gaspésie sont assez compliqués, synonymes d'obstacles financiers imposants. « On est condamnés à faire nos affaires en ville, sauf si on fait du documentaire qui reste très léger. C'est assez désolant », regrette-t-il.

Le cinéaste voit néanmoins d'un bon œil les efforts déployés ces dernières années pour attirer davantage de productions dans la péninsule, notamment avec la création du Bureau régional du cinéma et de la télévision de la

Gaspésie, l'année dernière. « Je n'abandonne pas l'idée de tourner en Gaspésie. Les choses évoluent. Il reste du chemin à faire, mais je pense qu'il y a une volonté réelle de développer ça », croit-il.

Le scénariste gaspésien développe actuellement deux longs métrages de fiction, dont un qui s'inspire de son ancienne vie de hockeyeur, pour lequel il signe le scénario avec sa productrice Frédérique Labelle. Le film s'intéresse à la masculinité toxique qui

peut se développer dans certains environnements sportifs. « C'est un *coming-of-age* [récit initiatique] sportif sur un *goon* [un joueur de hockey bagarreur violent et intimidateur]. Je m'inspire de la vie de certains de mes amis rencontrés pendant mon parcours, dont un Gaspésien que je ne veux pas nommer. J'ai

aussi connu ce type de jeu, m'étant moi-même battu, et des émotions que ça peut amener », explique celui qui voue un grand amour pour le sport et

« C'est le projet qui a sauvé ma carrière. »

cite l'ex-attaquant de puissance Shayne Corson comme joueur dont il admire le style de jeu.

À défaut de ne pouvoir y faire des tournages, la Gaspésie demeure un lieu de prédilection chéri pour écrire. « La tranquillité et l'espace retrouvés en Gaspésie m'inspirent beaucoup. La vie pour moi est beaucoup plus simple là-bas. Je ne ressens pas l'anxiété sociale qu'on peut plus facilement ressentir en ville. J'ai plus le besoin de m'isoler qu'avant », confie-t-il.



Le scénariste et réalisateur gaspésien Mathieu Cyr développe actuellement deux longs métrages de fiction, dont un qui s'inspire de son ancienne vie de hockeyeur pour lequel il signe le scénario avec sa productrice Frédérique Labelle.



Faire de Suzanne Guité un personnage historique



JEAN-PHILIPPE THIBAUT
JOURNALISTE
redaction@GRAFFICI.ca

PERCÉ | La fête nationale du Québec avait une saveur particulière cette année au Pic de l'Aurore. Au-delà de la traditionnelle cérémonie de lever du drapeau du 24 juin, l'œuvre de l'artiste Suzanne Guité a été reconnue trois fois plutôt qu'une.

Tout d'abord, une Médaille du Député lui a été attribuée de façon posthume. Celle-ci vise à reconnaître le mérite de personnes ou d'organismes ayant mené une action exemplaire utile pour le bien de la communauté dans les domaines culturel, sportif, social ou entrepreneurial.

Cette distinction a été remise en main propre à deux de ses enfants : sa fille Marie-Josée Tommi, qui habite toujours à Percé, et son fils Thomas, qui réside aujourd'hui aux États-Unis. « Il reste encore beaucoup de travail à faire. On a traversé un petit désert historique, mais la Gaspésie elle-même est un peu comme Suzanne, oubliée dans son histoire », a mentionné Marie-Josée Tommi au moment de recevoir cette marque de reconnaissance.

Par la grande porte

Justement, pour que son legs soit reconnu à sa juste valeur, des démarches en bonne et due forme ont été entamées auprès du ministère de la Culture et des Communications, afin de faire de Suzanne Guité un personnage historique.

« Aujourd'hui, sa mémoire se transmet à l'intérieur d'une médaille à titre posthume [...] et je suis fier d'appuyer cette démarche de désignation de personnage historique, a indiqué le député de Gaspé, Stéphane Sainte-Croix, également présent à Percé pour l'occasion. Cette grande artiste, dont la réputation a dépassé les frontières, a profondément marqué la Gaspésie, le Québec et le monde des arts. Cet héritage est toujours bien vivant. [...] Ce qui demeure, c'est la force de son œuvre, la richesse de sa pensée et la trace qu'elle a laissée dans notre mémoire collective. »

Née le 12 décembre 1926, Suzanne Guité aurait eu 100 ans cette année. Elle a passé une partie de sa jeunesse et de sa vie au Pic de l'Aurore, les cabanes et le grand bâtiment en bois rond surplombant la municipalité ayant

été construits par sa famille, qui exploitait plusieurs établissements du genre.

« Suzanne a tellement aimé cet endroit, Percé et la Gaspésie, se remémore pour sa part son fils Thomas. Il y avait une énorme salle à manger où elle recevait tous ses invités et des artistes. Elle sentait qu'il y avait une demande pour la formation d'une culture qui soit profondément attentive à la nature et la beauté. Quand on lui demandait si elle était Canadienne ou Québécoise, elle disait qu'elle était Gaspésienne. »

Trilogie complétée

L'auteur Sylvain Rivière a profité de ce moment entre famille et amis pour lancer un troisième ouvrage en trois ans à propos de l'artiste née à New Richmond et qui est arrivée à Percé alors qu'elle avait 10 ans.

Après *Suzanne Guité : de la montagne à la mer, entre l'arbre et la pierre* paru en 2024 et qui se concentrait sur l'héritage épistolaire de l'artiste, et après *Suzanne Guité : à fleurs de pensées* lancé en 2025, qui se voulait un livre d'art et de réflexions regroupant des aquarelles autour de la thématique des fleurs, Sylvain Rivière complète sa trilogie avec *Suzanne Guité : ma sculpture est un cri*.

Cette fois, l'auteur présente les œuvres de la sculptrice, créées de la fin des années 1940 jusqu'en 1980, avec par ici des extraits de lettres manuscrites de la Gaspésienne, par là un mot d'une personnalité l'ayant connue ou encore avec des photographies de la protagoniste, en pleine action artistique ou dans son quotidien.

Le résultat est un ouvrage hommage à son univers et son talent d'un peu plus de 200 pages. Sylvain Rivière a travaillé sur ce vaste projet de trilogie depuis 7 ou 8 ans, à l'invitation de Marie-Josée Tommi.

« J'ai eu la chance – je ne dirais pas de la connaître – mais de l'effleurer lorsque jeune, je descendais sur le pouce la fin de semaine au Centre d'art de Percé à partir de la Baie-des-Chaleurs. J'ai eu la chance de la côtoyer plusieurs fois. [...] C'a été une découverte parce qu'au départ, ça ne devait être qu'un livre, mais ça m'est tellement resté sous la peau; c'était tellement important et précieux ce qu'elle avait à dire. »

Suzanne Guité : ma sculpture est un cri a été édité par Les très Arts d'Acadie et est disponible dans certaines librairies.



Marie-Josée Tommi a reçu des mains de Stéphane Sainte-Croix la Médaille du Député, remise à Suzanne Guité à titre posthume.

Photo : Jean-Philippe Thibault

170-A

Boul. Perron O.

New Richmond

OBJETS

DÉCO

CADEAUX

RÉTRO

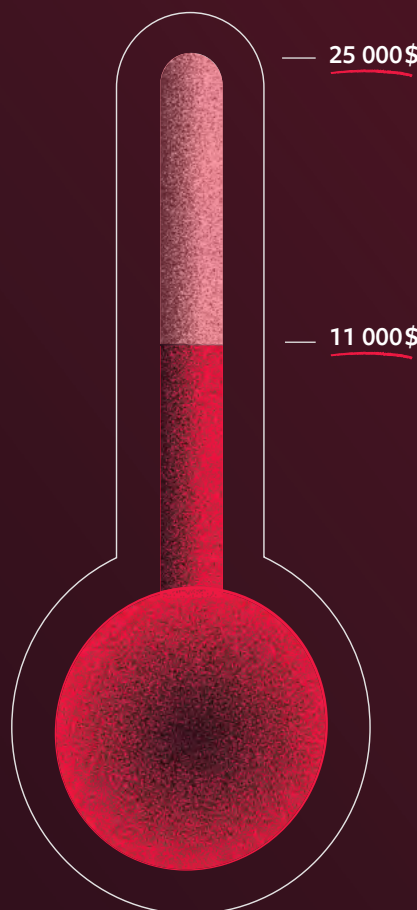
Boutique

Eclectique

La seule, l'unique, la VRAIE!!!

OUVERT du mardi au samedi

de 10 h à 17 h



CAMPAGNE DE FINANCEMENT 2026

Belle vague de *Générosité!*

Grâce à votre mobilisation, nous avons récolté jusqu'à présent **11 000\$**, soit 44% de notre objectif 2026 de **25 000\$**.

Chaque contribution permet des avancées concrètes. Pour vous donner une idée, ce que nous avons amassé jusqu'à présent nous a permis d'entamer le rafraîchissement notre site Web, visible au GRAFFICI.ca.

Si vous avez à cœur la qualité et la rigueur d'une information 100% gaspésienne, donnez un coup de pouce pour nous aider à atteindre la ligne d'arrivée 2026!

VOICI TROIS FAÇONS DE NOUS FAIRE PARVENIR VOTRE CONTRIBUTION :

1. Envoyer un chèque au nom du Journal *GRAFFICI*, en indiquant « campagne de financement 2026 du *GRAFFICI* » à l'adresse suivante : 19, rue Adams, local 208, Gaspé, Qc. G4X 1E5.
2. Effectuer un virement bancaire en indiquant « campagne de financement 2026 du *GRAFFICI* » (les informations utiles seront fournies sur demande).
3. Verser un don en cliquant sur la bannière de la Campagne de dons au Graffici.ca et suivre les directives (en spécifiant votre nom ou celle de votre entreprise).

Pour toute information ou question, communiquez avec :

Sophie I. Gagnon,
Responsable de la Campagne de financement 2026

418 392-1658
publicite@graffici.ca

GRAFFICI

CAHIER SPÉCIAL SEPTEMBRE 2026

PARTICIPATION CITOYENNE

Organismes, associations, regroupements, syndicats qui oeuvrez pour la solidarité et la concertation sociale, la mobilisation citoyenne, environnementale, et autres défenses des droits des citoyen.nes.

Faites découvrir votre cause dans notre Cahier spécial « participation citoyenne » encarté dans le journal *GRAFFICI* du 14 septembre et publié sur notre site Web!



1

DESCRIPTIF AVEC ESPACE PHOTO

L'espace contient une photo ou un logo et un texte d'environ 70 mots.

COÛT: 240 \$ AVANT LE **7 AOÛT: 200\$**

2

FORMATS PUBLICITAIRES HABITUELS

PLEINE PAGE

VERTICAL 10,375 po large 10,375 po haut
2 225 \$
2 125 \$

1/2 PAGE

HORIZONTAL 10,375 po large 5,125 po haut	VERTICAL 5,125 po large 10,375 po haut
1 300 \$	1 225 \$

1/4 PAGE

VERTICAL 5,125 po large 5,125 po haut	HORIZONTAL 10,375 po large 2,5 po haut
750 \$	685 \$

POUR RÉSERVER VOTRE ESPACE ET ENVOYER VOTRE TEXTE ET VOTRE PHOTO OU LOGO OU VOTRE MONTAGE

publicite@graffici.ca
Tél : 418 392-1658

RÉSERVATION



20 AOÛT

DATE DE TOMBÉE



26 AOÛT

DISTRIBUTION



14 SEPTEMBRE

GRAFFICI